

Il est vraisemblable que les Alliés rejeteront toutes les contre-propositions des Allemands.

UN IMPORTANT DISCOURS DE M. RIBOT AU SÉNAT EXCELSIOR

10^e Année. — N° 3.114. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
Pierre Laitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Enghien, Paris.

SAMEDI
31
MAI
1919
L'ordre et le travail sont nécessaires dans toutes les conditions.
H. de BALZAC.

L'ARRIVEE DE LA COURSE DE CHATEAU-THIERRY A PARIS PAR RELAIS



UN CONCURRENT DE L'ÉQUIPE N° 6 PASSE RUE ROYALE

Pour célébrer le premier anniversaire de la bataille de Château-Thierry, où leurs artilleurs se distinguèrent avec tant de succès, les Américains avaient organisé hier une curieuse épreuve sportive : une course à pied par relais de Château-Thierry à Paris, que disputaient dix équipes. Les coureurs, recrutés



LE GAGNANT COURONNÉ



L'ARRIVÉE D'UN COUREUR PLACE DE LA CONCORDE

dans toutes les sections de l'armée, devaient couvrir chacun cinq kilomètres en se transmettant un message. Le départ a été donné à 10 heures ; l'arrivée a eu lieu à 16 heures à Paris. La traversée de la capitale par les champions avait attiré beaucoup de monde sur le parcours et la place de la Concorde.

LA CEREMONIE DE TAMINES EN L'HONNEUR DES 599 FUSILLÉS DU 22 AOUT 1914



LES SURVIVANTS DE LA FUSILLADE PENDANT L'OFFICE DIVIN



PENDANT LE SERMON DE Mgr HEYLEN, EVÊQUE DE NAMUR



LA FOULE PLACE SAINT-MARTIN : LA CROIX INDIQUE LE LIEU DE L'EXÉCUTION

Le 22 août 1914, au plus fort de leur avance dévastatrice à travers la Belgique, les Allemands, qui n'avaient pas les mêmes raisons qu'aujourd'hui de se montrer conciliants et humains, fusillèrent à Taminés, près de Namur, 599 personnes. Une cérémonie vient d'être célébrée dans la localité à la mémoire



Mgr HEYLEN ET LE CURÉ DE TAMINES BÉNISSENT LES TOMBES DES VICTIMES

de ces victimes. La présence des rares habitants qui survécurent à leurs blessures donnait à cette manifestation un caractère émouvant. Un service religieux a eu lieu devant l'église où furent enfermés les malheureux avant leur exécution. La place Saint-Martin, où ils furent fusillés, était jonchée de fleurs.

NOTRE HUITIÈME LISTE DE SOUSCRIPTION POUR REIMS

M. A. M. Hackshaw Tr. de	10.000
Londres	10.000
Mme Waterhouse	5.000
Mme Raveaux	1.000
M. et Mme Nemours Tuffier	300
Parfumeries Millot	200
M. et Mme Maurice Poussiel-	
gue-Rusand	25
Soc. de la rue Edouard-VII.	100
Baronne Roger	300
Comtesse de La Ribouillère	100
Comte de Fels	500
M. Ellis Drexel	100
MM. Krieg et Zinz	100
Mme Thors	300
Princesse Souzou	200
M. C. Sordet	100
M. et Mme G. Goizet	20
MM. Gosset Hannier et Cie.	500
MM. L. Soisson et fils	
d'Auxerre	1.000
M. F. Martin, aîné, de Saint-	
Etienne	300
M. Emile François	200
Etablissements Hutchinson	500
M. Antony Reims	10
M. Emile Walbaum	100
M. Muller	130
Anonyme, 2 ^e versement	750
M. Sergent	50
Mme Reville	20
Mme Balouet	100
MM. Rom, Maillois et Cie.	100
Verzé à M. Lenoir, député de	
Reims, par de généreux do-	
neateurs	5.000
M. Léon Dumontet	500
Mlle de Montmort	50
M. Vioudart	20
MM. Leroy et Schmid	100
Mme Antoni	10
Mme Ponsignon	5
Comtesse de Bryas	20
Compagnie du Soleil Incendie	250
Comtesse S. de Casteja	200
Société des Anciennes Manu-	
factures Canson et Montgol-	
fier	50
Mlle Martin Ragot	10
Histogène Naline	200
Mlle Picart	50
Société Anonyme des Déchets	
de la Fabrique de Reims.	2.000
MM. Blandy frères et Cie, de	
Madère	1.000
Mme Lucien Devezé	50
M. et Mme Vincienne	50
M. Frédéric Chouët	20
MM. L. Binoche et Cie	50
M. Corcellet	100
Mme Gonin	100
M. Beurdeley	1.000
Compagnie Le Monde	100
M. et Mme Louis Doignon	200
MM. Civet, Pommier et Cie.	50
MM. Sallé, Michel, Laurent et	
Guigné	25
M. Maurice Vachette	100
MM. Guillemot, Boespflug	
et Cie	1.000
M. Alphonse Geismar	100
Miss Dingmann	100
Mme de Bassons	50
Comité protestant d'Ent'Aide.	500
Une femme de paille	5
Mme Pierre Lefevre-Pontalis	5.000
M. Louis Vidal	500
M. Charles Chaize	10
MM. N. V. Hoogewerf Cha-	
bot et Visser's Wynhaudel,	
de Rotterdam	5.000
Mme Lazard	100
Association Amicale des Origina-	
ires des départements en-	
vahis	25
Quêtes dans Reims	631 40
M. F. Duntze	300
Dons de Vêtements de la Ligue	
Franco-Australienne	3.101
M. Rosais	30
M. Henri Leman	400
MM. Cunningham, Rivière et	
Newman	2.887 50
Docteur Patry, de Genève, par	
l'entremise du docteur Bour-	
geois	100
MM. Chr. E. Rothe et Cie	2.500
M. Charles Chaize, en souvenir	
de Mme Chaize	10
Compagnie des Phosphates et	
du Chemin de fer de Gafsa.	1.000
M. Eugène Engel	2.000
MM. J. Calvet et Cie	3.000
Mairie du seizième arrondisse-	
ment de Paris	100
M. M. Delmas	1.000
Miss Macall	1.500
M. Maurice Cheronnet	50
MM. Law Young et Cie.	1.000
M. H. Gall	1.000
MM. Jacq. Marchand et Cie.	100
Anonymes Reims	30.000
M. Dachs Ouest	1.000
Etablissements Brisset	750
M. Léon Polliart	1.000
MM. Alex Murdoch et Cie Ltd.	1.375

Total de la huitième liste. 100.639 90

Montant des listes précédentes. 666.443 45

Total à ce jour. 767.083 35

"EXCELSIOR" EN ALLEMAGNE

UN "LAMENTO" DE M. RICHARD STRAUSS

"LA GUERRE A ÉCLATÉ PARCE QUE NOUS
ÉTIONS TROP TRAVAILLEURS"

"La France n'a pas besoin de notre
"kultur", tandis que l'influence
française est nécessaire jusqu'à
un certain point à notre
tempérament".

BERLIN, 29 mai 1919. — Légèrement in-
disposé, M. Richard Strauss me reçoit dans
sa chambre, en veston d'intérieur : sa
grosse figure pounpoune, son air un peu gau-
che lui donnent l'attitude d'un grand en-
fant pas méchant à qui l'on a fait quelque
gros chagrin et qui boude un peu.

Après toutes les injures dont nous
avons été abreuvés, dit-il, je crois que je
ferais beaucoup mieux de me taire. Nous
sommes vaincus ; il vaudrait mieux pour
nous garder le silence et laisser nos vain-
queurs régler notre sort.

Nous avons considéré la guerre comme
une calamité inévitable. Elle a éclaté parce
que nous étions trop travailleurs, parce
que nous devenions trop forts, parce que
nous tenions trop de place ; c'est mon opi-
nion personnelle. Je me trompe peut-être,
mais je suis sincère. J'ai la conviction, en
tout cas, que l'Allemagne n'a pas voulu
cette conflagration, l'empereur pas plus
que le peuple.

C'est peut-être la Russie qui nous men-
açait le plus précisément, mais toute
l'Entente était déjà ligée contre nous ;
c'est une guerre de défense que nous avons
faite.

Strauss a un petit haussement d'épaules
qui signifie apparemment : « Que sais-je,
après tout ? Moi, je suis un musicien, je
ne suis pas versé dans la politique... »

Mais il revient à son idée :
« Nous nous sommes toujours montrés
très courtois vis-à-vis de l'art français ;
la France, à l'égard du nôtre, n'aurait pas
le droit d'en dire autant. Pourquoi détes-
ter ses ennemis jusque dans leur vie artis-
tique ? »

Croyez-vous que la guerre aura une
répercussion sur la musique ?

Ma foi, non ! Moi, j'ai continué à tra-
vailler dans la même voie ; j'ai écrit un
opéra, *La Femme sans ombre*, qui sera
joué à Vienne cet hiver.

Je ne sais si les œuvres allemandes
continueront à être représentées en France
et en Belgique, mais ici, pendant toute la
guerre, nous avons maintenu à l'affiche le
répertoire français. Les œuvres des musi-
ciens français encore vivants étaient seule-
ment démodées, et encore, ajoute le directeur
de l'Opéra de Berlin, cette exception était-
elle contraire à mon sentiment personnel.

L'art doit demeurer au-dessus de nos con-
flits politiques, si graves qu'ils soient.

La musique sera-t-elle en honneur
sous le régime nouveau ?

Le peuple allemand est très musicien,
c'est même le peuple le plus musicien de
la terre ; mais tout dépend du développe-
ment démocratique, du bochevisme, et
peut-être d'une foule de choses.

On a détruit les orchestres royaux ;
tout est à refaire, tout est en ébullition.

L'empereur exerçait-il une influence
sur la musique ?

L'empereur favorisait les arts ; il
avait maintenu la tradition des subven-
tions, mais son influence voulait être trop
accusée et ne valait rien. A cette heure,
notre champ est plus libre : c'est peut-être
un progrès.

Que faut-il croire du talent musical
que l'on prêtait à Guillaume II, et de
l'opéra qu'il aurait composé avec Léonca-
valli ?

Strauss sourit :
« L'empereur n'avait pas de talent. Il
s'était intéressé à un canévas dont se pau-
vre Léoncavallo a fait un mauvais opéra.

Et l'avenir ?
« On ne connaît pas le fond des choses,
dit-il. On ne pourra pas tuer l'Allemagne.
J'ai foi dans l'avenir de la patrie de Goethe
et de Kant. Nous sommes une nation paci-
fiste : nous n'avons fait que nous défendre.

Pour le moment, restons sur la ré-
serve. Quand on a lu comme moi, dans un
journal français : « M. Strauss est un mu-
sicien de talent, mais c'est un sale Bo-
che », on rentre dans sa tour d'ivoire
et on n'a plus envie d'en sortir.

Nous n'avons jamais proféré d'insulte
pareille. Les relations entre les musiciens
sont rompues pour longtemps : ce n'est pas
notre faute.

Mais la France n'a pas besoin de notre
kultur, tandis que l'influence française est
jusqu'à un certain point nécessaire à notre
tempérament. L'influence allemande n'a
jamais été bonne pour la France. Voyez
l'influence de Wagner : elle a été plutôt fu-
neste à la musique française ; je suis là-
dessus tout à fait de l'avis de Debussy.

Enfin ! soupirez-t-il.

Maurice BERGER.

CHAPEAUX

Leon
21, Rue Daumou,
95, Ch.-Élysées.

HOMMAGE AUX "AMEX" TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

Le "Memorial Day"

IL Y A EN FRANCE PLUS DE 70.000 TOMBES DE SOLDATS
AMÉRICAINS. TOUTES ONT ÉTÉ VISITÉES HIER ET FLEURIES

Le président Wilson, M. Hugh C. Wallace, lord Derby,
le maréchal Foch, le général Pershing, le gé-
néral Berdoulat et de nombreuses personnalités
alliées ont assisté à une émouvante céré-
monie au cimetière de Suresnes.



WILSON FLEURIT LA TOMBE D'UN SOLDAT AMÉRICAIN A SURESNES

Les Américains ont célébré, hier, le
Memorial Day qui a le caractère d'une
grande et religieuse fête nationale. Par-
tout où leurs soldats sont tombés pour la
victoire de la Justice et du Droit, ils ont
allés affirmer leur reconnaissance émue.

Il y a, en France, plus de 70.000 tombes
qui ont droit à leur vénération, et hier,
toutes ont été visitées et fleuries.

Le matin, l'ambassadeur des États-Unis,
accompagné de plusieurs membres de
l'ambassade et de différentes personnalités
civiles et militaires, a été déposer, au ci-
metière Picpus, une couronne sur la
tombe du général La Fayette. L'après-
midi, la cérémonie la plus émouvante a
eu lieu à Suresnes, et tous ceux qui ont
assisté à cette fête du souvenir en sont
revenus avec l'impression d'avoir vu di-
rectement l'âme américaine dans une heure de
grand recueillement idéaliste.

La cérémonie à Suresnes

Dans l'allée principale du cimetière de
Suresnes, la haie est faite, d'un côté, par
une compagnie du 102^e d'infanterie, avec
le drapeau de ce régiment, et, de l'autre,
par de l'infanterie américaine. M. André
Tardieu arrive en des premiers, et, der-
rière lui, un officier porte la palme offerte
par le commissariat franco-américain.

A 2 heures, la musique américaine
annonce le président Wilson. Le président
salue de son haut de forme et prend place
sur l'estrade. Voici le maréchal Foch et le
colonel Nodet, représentant M. Poincaré.

Tout à tour, la foule reconnaît M. Hugh C.
Wallace, ambassadeur des États-Unis ; lord
Derby, ambassadeur d'Angleterre ; le gé-
néral Pershing, le général Bliss, le général
Berdoulat, gouverneur militaire de Paris ;
les généraux Aymerich, Weygand, Dilauf,
Lacotte, etc. Un pasteur américain se lève
et parle religieusement à côté du prési-
dent Wilson qui, comme la foule, l'écoute
debout, la tête inclinée et le visage recueilli.

La musique exécute ensuite le
Chant du Nord dans la guerre civile pour
la libération des esclaves. L'aide de camp
naval attaché à la maison militaire du pré-
sident Wilson lit un message de M. Cle-
menceau, puis le président Wilson prend
la parole. De recueille qu'elle était, la
figure est devenue expressive. Les traits
se sont détendus, et ils s'animent de telle
sorte qu'ils semblent mimer la phrase au
fur et à mesure qu'elle se développe. Pen-
dant trois quarts d'heure, tête nue sous
un soleil implacable, le président parle, et
derrière lui se dresse la bannière étoilée à
la cime d'un mâât très bas.

Puis M. Wilson visite le cimetière, re-
çoit la palme de M. Tardieu, la couronne
de la ville de Suresnes et fleurit les ter-
tres. — R. V.

Lettres de M. Clemenceau

et du maréchal Pétain

Dans une lettre adressée au président
Wilson, M. Clemenceau, président du Con-

LE DÉBAT D'HIER AU SÉNAT A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

GRAND DISCOURS DE M. ALEXANDRE RIBOT A LEUR CONTRE-PROJET

L'EX-PRÉSIDENT DU CONSEIL FAIT L'EXPOSÉ
DE LA SITUATION FINANCIÈRE

Un ordre du jour de confiance de
M. Perchot clôt, au Luxembourg,
la discussion des interpellations
sur la politique financière
du gouvernement.

Après un grand discours de M. Ribot,
dont le Sénat a voté l'adhésion, la discus-
sion des interpellations de MM. Perchot et
Marinier sur la situation financière a été
ajournée hier, au Luxembourg, par l'adop-
tion d'un ordre du jour de confiance au gou-
vernement.

Parlant de la situation actuelle, M. Ribot
a déclaré « extraordinaire difficile ». L'ar-
mistice n'a pas amélioré notre situa-
tion financière, bien au contraire : le pay-
n'a pas été tenu en haleine ; on lui a dit
que l'Allemagne paierait tout ! Ainsi, l'opi-
nion n'a pas été préparée aux sacrifices
nécessaires.

Cette politique a été funeste, a dit l'orateur ;
elle a eu pour effet de pousser à des dépenses
excessives. Les Chambres, à cet égard, n'ont plus
connu de limites.

Après avoir produit quelques chiffres et
félicité M. Klotz d'avoir renoncé à « l'idée
maudite » d'un impôt sur le capital, M. Ribot
a préconisé, pour le nouvel em-
prunt, des exemptions d'impôt plus impor-
tantes et des émissions se rapprochant du
pair, afin de faciliter la conversion. Sur
les dépenses militaires, il a exprimé le
regret qu'on veuille fixer, dès à présent,
les soldes des officiers ne varietur.

Passant au budget d'après-guerre, M. Ri-
bot a évalué à 16 milliards, tout comme
M. Klotz.

Mais, a-t-il dit, pour ne pas dépasser ce
chiffre, il faudra beaucoup de sagesse et de fer-
meté.

Avant la guerre, on évaluait les revenus
à 30 ou 35 milliards. Leur ensemble a
augmenté. L'effort à faire sera, certes,
considérable. M. Ribot croit cependant que
la France pourra le supporter.

Dans la deuxième partie de son discours,
l'ancien président du Conseil a examiné
les recettes du budget. Il s'est étonné que
l'ouvrier demande à être exempté :

« Il faut que tout le monde paie l'impôt, a-t-il
dit ; en plus forte proportion pour ceux qui ont
l'aisance et la richesse ».

M. Ribot croit qu'on pourrait demander
davantage aux impôts directs et à la taxe
sur le revenu des valeurs mobilières.
D'autre part, il estime qu'il est inadmis-
sible qu'on prescrive aux percepteurs de ne
pas mettre en recouvrement la taxe sur
les salaires des ouvriers, étant entendu
que la question de la limite d'exemption
doit être réglée. M. Ribot pense que la
taxe sur les bénéfices agricoles existait
pour ainsi dire pas, et aussi qu'on ne saurait
demander aux impôts de consommation
le principal des ressources dont nous
avons besoin.

Je suis d'accord avec vous, interrompit
M. Klotz. Mais l'estime, d'autre part, qu'il est
dangereux de laisser croire au pays que, chaque
année, suivant les besoins, le taux de l'impôt
sur le revenu pourra être augmenté et que la vis-
sera une vis sans fin.

Plus loin, envisageant la contribution à
attendre de l'Allemagne, M. Ribot a mon-
tré qu'elle ne sera pas suffisante pour
payer, comme on l'a dit, les dommages de
guerre et les pensions.

Je dis au nom du gouvernement que cette
discussion est prématurée, interrompit à nou-
veau M. Klotz. Je ne peux pas suivre aujourd'hui
M. Ribot sur ce terrain.

M. Ribot a convenu que nous serons obli-
gés d'emprunter. Mais il a déclaré que ceux
qui ont combattu avec nous manqueraient
à l'équité s'ils nous laissaient seuls en face
de cette charge.

Un instant, l'ancien président du Con-
seil, indisposé, a été obligé de s'arrêter.
Puis, il a repris son discours, longuement
acclamé par ses collègues.

M. Ribot a enfin demandé au gouverne-
ment de tenir à nos alliés le langage qui
sera entendu et accepté et de parler net-
tement et franchement au pays. Il a été très
applaudi.

Répondant ensuite à une question de
M. Couyba sur les coupons russes, M. Klotz
a promis de « ne pas oublier les porteurs
de ces derniers » lors du prochain em-
prunt.

A l'unanimité de 213 votants, le Sénat
a finalement adopté un ordre du jour de
M. Perchot, approuvant les déclarations du
ministre des Finances et comptant sur le
gouvernement pour obliger nos ennemis
aux réparations légitimes et nécessaires
pour établir avec nos alliés une entente
financière et douanière.

Assurer l'équilibre budgétaire par une plus stricte
économie dans les dépenses et une politi-
que de justice fiscale, pour mettre un terme
aux recours au Trésor, à la Banque et pour
rembourser les emprunts à la circulation
en faisant plus largement appel aux dispo-
nibilités de l'épargne.

Avant le vote, M. Henry Chéron a tenu
à faire observer que le débat demeurerait
ouvert, malgré tout, tant que le montant
de la dette de l'ennemi ne serait pas connu.

— LÉOPOLD BLOND.

ELLE REJETTERA VRAISEMBLABLEMENT
TOUTES LES PROPOSITIONS DE L'ALLEMAGNE

Et le comte Brockdorff-Rantzau conti-
nue d'envoyer des notes. Quatre
sont parvenues au Quai
d'Orsay dans les der-
nières 24 heures.

Les contre-propositions allemandes ont
été vraisemblablement étudiées, hier, au
Comité des « Quatre ». C'est tout ce que
l'on peut savoir. Toutefois des impressions
commencent à être recueillies dans les mi-
lieux compétents.

Il y a unanimité pour déclarer que le
contre-projet présenté n'a aucune chance
de retenu l'attention des Alliés, qu'il n'y a
pas de discussion possible et que la réponse
de la Conférence sera non seulement très
rapide, mais encore négative sur tous les
points.

Pas plus sur la question de la Sarre que
sur les autres clauses territoriales, il n'y a
aucun fléchissement de la part des Alliés, et
toutes les informations laissent entendre
que quelques modifications pourraient être
apportées au texte des préliminaires, mais
considérées comme sans fondement. Seuls
quelques points de détail pourraient être à
la rigueur, retouchés, mais sans que ces
retouches modifient le fond.

Les propositions allemandes relatives
aux réparations financières sont l'objet de
commentaires particulièrement sévères.

Il avait été d'ailleurs décidé que l'Alle-
magne n'aurait qu'à dire oui ou non,
qu'elle ne serait autorisée qu'à discuter,
dans une forme, les clauses financières.

Or, elle est sortie des limites qui lui
avaient été fixées. On reproche enfin à la
rédaction des contre-propositions de révi-
ter un ton que les Alliés ne peuvent ad-
mettre.

Le comte Brockdorff-Rantzau s'en serait
dit-on, lui-même aperçu, et il aurait de-
mandé qu'une forme plus modérée fût
adoptée. M. Erzberger aurait soutenu, mais
en vain, ce point de vue.

Tels sont les premiers commentaires no-
tés autour de la Conférence ; ils sont
franchement défavorables.

La solution préconisée pour le problème
de l'Adriatique gagne, par contre, du ter-
rain chaque jour. Le texte de la formule
a été communiqué à MM. Pichon, Lansing
et Balfour ; ils en ont fait, hier, l'objet
d'échanges de vues préliminaires avec les
délégués des Yougo-Slaves.

Pour l'Orient, rien de nouveau. Le gou-
vernement ottoman, toutefois, insisterait
pour faire entendre sa voix et prendre part
aux débats.

Les notes du comte Brockdorff-Rantzau
continuent à affluer au Quai d'Orsay. On
n'en compte pas moins de quatre durant
les dernières vingt-quatre heures. — JEAN
MÉNEVAL.

L'ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR LA MÉTALLURGIE

M. Messimy, ancien ministre de la Guerre,
a été entendu hier par la commission d'en-
quête sur la métallurgie française sur les
causes qui, en juillet 1914, amenèrent le
départ du général Michel, vice-président
du Conseil supérieur de la Guerre, et son
remplacement par le général Joffre.

Dans leurs dépositions, le général Michel,
et après lui le général Percin, avaient
attribué le brusque départ à un complot
ourd contre le chef assez audacieux pour
vouloir employer à plein les réserves.

L'ancien ministre de la Guerre a rappelé
comment son arrivée au ministère, le
30 juin 1914, avait coïncidé exactement
avec le coup d'État d'Agadir (1^{er} juillet) ;
il a déclaré que dans la quinzaine qui avait
suivi, et où l'éventualité de la guerre était
apparue à tous comme imminente, il
n'avait pas trouvé dans le général Michel
les qualités de sang-froid, de maîtrise de
soi, de décision, de méthode indispensables
pour exercer le commandement suprême.

Deux votes du Conseil supérieur se pro-
nonçant, le 19 juillet, à l'unanimité moins
une voix, contre le général Michel — sur
les questions de l'emploi des régiments de
réserve et de la création d'un obusier de
105 avaient fourni au ministre l'occasion
d'effectuer sans brutalité le remplacement.

Ce furent des raisons exactement du
même ordre qui auraient amené M. Mes-
simy à remplacer le général Michel par le
général Gallieni, comme gouverneur de
Paris, lorsque, à la fin d'août 1914, la capi-
tale fut dangereusement menacée.

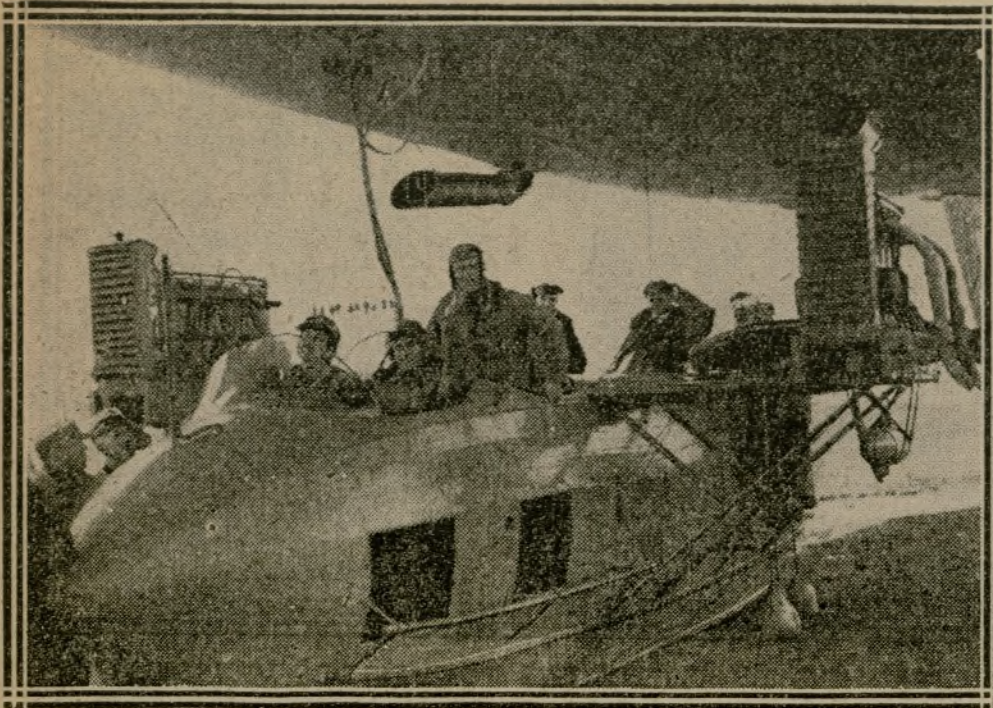
En Afghanistan

LONDRES, 30 mai. — Un communiqué offi-
ciel publié à Simla dit :

« Nous tenons complètement la crête de
l'Afghanistan à l'est de Dakka, le cantonnement
de Sherabad et le fort de Robat. »

Travaux de Comptabilité
GIER, rue de Rivoli, 53. — Tél. Gut. 44-65.

LE DIRIGEABLE AMÉRICAIN "C-5" QUI FIT NAUFRAGE EN TENTANT LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

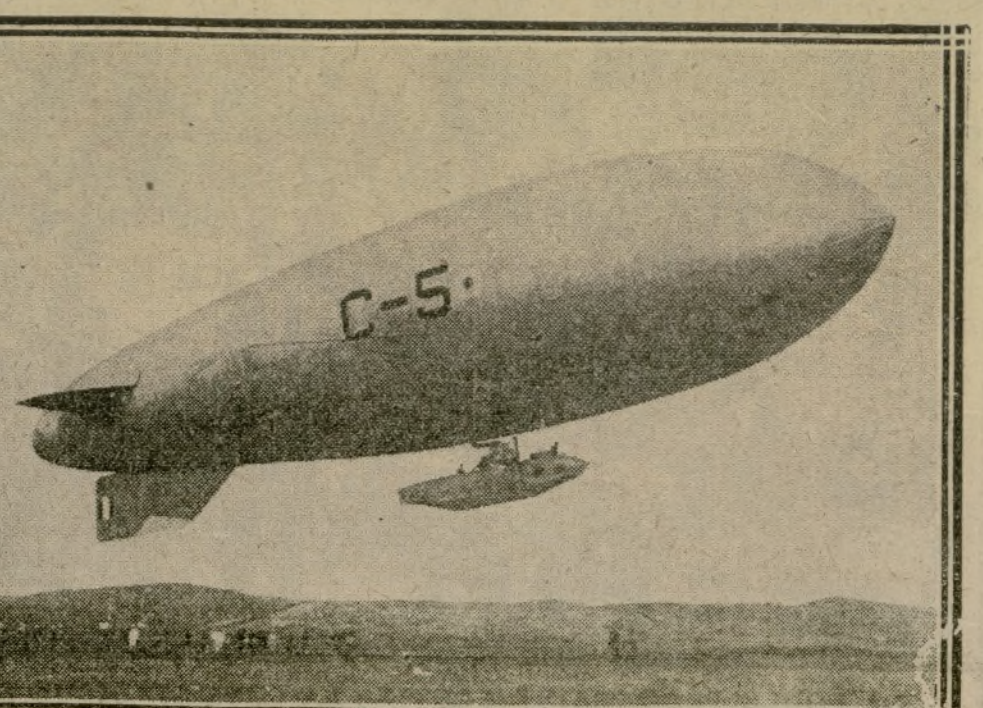


L'ÉQUIPAGE DANS LA NACELLE, A TERRE-NEUVE

Notre photographie du milieu montre, de gauche à droite : le commandant E. W. Coll ; les lieutenants J. W. Lawrence et M. H. Easterley ; l'enseigne D. P. Campbell ; les chefs mécaniciens T. L. Moorman et S. H. Blackburn.



L'ÉQUIPAGE ALIGNÉ DEVANT L'APPAREIL



LES CONTES D'EXCELSIOR

LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU

PAR FRANCIS DE MIOMANDRE

En pénétrant dans son cabinet ce matin-là, M. Théophile Graindore paraissait fort préoccupé. C'est qu'il ne pouvait absolument pas arriver à se rappeler quelque chose que lui avait dit la veille, à un dîner très brillant qu'elle avait donné, ce soir-là, sa grande amie la comtesse de Ravenier, qui était, en quelque sorte, son amie. Il parcourait distraitemment les douze cartes de visite qui représentaient autant de parents dans son antichambre, puis l'huissier de sa suite attendait « tous ces raseurs », et s'abandonnait à ses pensées.

Mais sapsiti de sapsiti ! révoltait-il, que diable a-t-elle donc pu me dire ? Je me rappelle que je lui ai promis mon appui, ou ma parole, ou je ne sais quoi en réponse précisément à cette... à cette chose... Voyons ! voyons !... Il s'agissait d'une recommandation, n'est-ce pas ?

Au bout de vingt minutes, une illumination traversa sa cervelle. Un nom ! un nom venait de fulgurer : Léonard Grimoine... La comtesse lui avait dit : « Il faut absolument que vous demandiez quelque chose à Grimoine pour votre revue. C'est le grand homme de demain. Si vous vous laissez distancer par un de vos confrères, après, vous serez bien attrapé... Je ne vous vois plus de ma vie si vous ne me promettez pas de prendre un roman à mon petit Léonard. » A quoi Graindore avait répondu, pour ne pas avoir l'air pris de court : « Comme vous tombez bien, chère amie, nous avons écrit à Grimoine hier matin pour lui demander de nous réserver son prochain livre. Vous savez que la « Revue Verte » est à l'affût de tout ce qui en vaut la peine. »

Maintenant, il fallait s'exécuter. Mais où était ce fameux Grimoine, et qu'était-il même ? Car, de sa vie, le malheureux Graindore n'en avait entendu parler. Les Bottins, mondains ou autres, restaient obstinément muets à son sujet. Le rédacteur en chef, le secrétaire de la rédaction, les dactylographes, la caissière même, consultés, furent impuissants à donner le moindre renseignement sur ce personnage énigmatique. Seul, le garçon de salle, que l'on interrogea par manière de blague et tout à fait en désespoir de cause, se souvint, tout à coup, qu'il avait jadis, dans un avatar dérisoire, livré des cravates à ce jeune homme, alors habitant un entresol de la rue Piccini. M. Graindore se précipita sur le téléphone pour avoir cet immeuble, où l'on répondit que, depuis six ans, M. Grimoine en était parti pour aller loger boulevard de la Madeleine, dans une maison qui, hélas ! n'avait point le téléphone. Irrité par ces contretemps, le directeur de la « Revue Verte » abandonna à leur malheureux sort les deux douces patientes de l'antichambre, et il s'aida de son automobile. Boulevard de la Madeleine, le concierge répondit que M. Grimoine, fatigué par des excès intellectuels, s'était fait transporter dans une maison de santé, à Versailles. Graindore s'y fit conduire d'urgence, et sans prendre le temps de déjeuner. Arrivé dans cette ville, ce fut pour y apprendre que, après sa guérison, le jeune homme avait loué un sixième étage, rue des Vignes, à Passy. Mais ne voilà-t-il pas que, rue des Vignes, on perdait sa trace... Il était parti sans laisser d'adresse. Ahuri, furieux, Graindore se rua chez une agence spéciale, où il donna l'ordre de trouver coûte que coûte ce littérateur fallacieux. Ses recherches durèrent huit jours et amenèrent enfin la certitude que Léonard Grimoine occupait, dans l'île Saint-Louis, une espèce de petite maison bizarre, bâtie elle-même sur le toit d'une autre maison, et où il y avait tout juste la place de le contenir lui-même avec trois chats noirs, une panoplie de masques congolais, une rame de papier pour écrire et une viole de gambe dont il tirait des sons déchirants. Un peu interdit, M. Théophile Graindore se trouva en présence d'un personnage maigre, comme dans un conte fantastique, et dont la barbe très longue s'embrouillait dans les cordes de l'instrument. Ce personnage s'arrêta de jouer, du bout de l'archet indiqua à son visiteur la place où il y aurait dû avoir un siège et écouta :

Interloqué, le directeur de la « Revue Verte » se remit vite, et, ex abrupto, expliqua au jeune écrivain ce qu'il désirait de lui. Lorsqu'il eut fini, Léonard Grimoine répondit avec le plus grand flegme qu'il ne pouvait pas s'engager à quelque chose d'aussi grave avant d'avoir réfléchi mûrement et qu'il priait son estimable interlocuteur de repasser dans quinze jours.

Mais, objecta avec stupeur M. Graindore, qui, de sa vie, n'avait été traité de la sorte, ne pourriez-vous me donner au moins une... une préférence ?

« J'ai dit quinze jours, riposta Léonard, implacable, et, sans plus s'occuper de personne, il renoua sa barbe aux cordes de son instrument et se remit à en tirer des accords surhumains... »

Quinze jours après, heure par heure, M. Graindore était là.

— Eh bien ! s'écria-t-il.

— L'accepte, répondit le jeune homme.

— Quelles sont vos conditions ?

— Quelles conditions ?

— D'argent...

— Ah ! oui, c'est vrai, d'argent, dit Léonard avec un sourire dégoûté. Il faut toujours en venir là, parait-il. Eh bien ! ce sera... voyons... trois francs la ligne...

— Trois francs la ligne ! sursauta le directeur. Et il allait ajouter : « A un inconnu comme vous ! » quand il se souvint de la si chaude recommandation de la comtesse de Ravenier. Et il inclina la tête, vaincu... Puis il la releva pour ajouter d'une voix faible :

— Et le sujet ? Peut-on savoir ?

— Oh ! le sujet, répondit Léonard avec mystère, vous me permettrez de le garder pour moi jusqu'à mon dernier moment... Si vous le voulez bien, je vous donnerai le titre la semaine prochaine.

Dès lors, commença pour le directeur de la

« Revue Verte » une existence dont il n'avait eu jusqu'alors aucune idée. Il négligeait toutes les autres affaires, il ne s'occupait plus que de Grimoine, qui, à force de subir ses manies, se rebuffait et ses atermoiements, il avait fini par aimer, oui, aimer d'une affection peureuse et gémée de femme battue. Il employait tous les moyens pour amadouer cet être inflexible et bizarre : il l'invitait au restaurant, dans de merveilleuses parties fines ; il lui prêtait un mois son automobile, il le présentait à tout ce qu'il connaissait d'illustre, il ne voulait plus le quitter. Lorsqu'il sut le titre, le fameux titre, il lui avança cinq cents louis. Et quand, à force d'insistance, il eut obtenu de connaître à peu près le thème du principal épisode, il commanda à un peintre en renom une affiche murale qui lui coûta les yeux de la tête et dont toutes les palissades de Paris furent couvertes, pendant quatre mois. Ah ! peu de romans furent aussi puissamment lancés que « La Mort aux yeux jaunes ».

En pure perte, hélas ! car la veille même du jour où Léonard Grimoine avait formellement promis de livrer le texte du premier chapitre de cette œuvre incomparable et comme les deux amis, en sortant d'un bar, s'exaltèrent précisément sur la grâce pimpante de l'affiche annonçant cette fameuse, cette prodigieuse « Mort aux yeux jaunes », un camion automobile, lancé à des allures de cinéma, vint les surprendre avec une telle rapidité qu'ils ne purent l'éviter. Et le pauvre Graindore — lui-même l'épaula démolie — vit son auteur devenir sous ses yeux une sorte de bouillie saumâtre dont il n'y avait vraiment plus rien à espérer.

Et c'est ainsi que le directeur de la « Revue Verte » continua toute sa vie d'ignorer ce que faisait ou aurait pu faire en littérature ce jeune homme sans doute si bien doué.

Francis de MIOMANDRE.

POUDRE de RIZ MALACÉINE

FAITES tenir, contrôler votre Comptabilité par les

Établissements JAMET-BUFFEBAU

96, Rue de Rivoli, PARIS

LYON - NANCY - LILLE - BRUXELLES

BOURDEAUX - MARSEILLE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

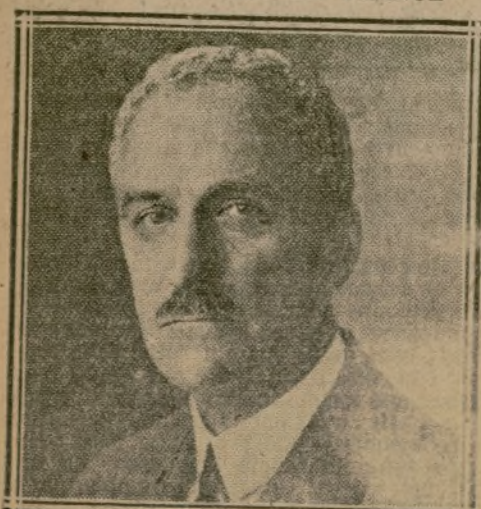
POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE

POUR LE</

MORT DE S. EXC. M. BACON,
ANCIEN AMBASSADEUR
DES ETATS-UNIS EN FRANCE

M. ROBERT L. BACON

S. Exc. M. Bacon, ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, vient de mourir, l'avant-dernière nuit, à New-York.

Le regretté et éminent diplomate était un sincère ami de notre pays. Il nous donna à maintes reprises des signes de sa sympathie, et rendit à la France, au cours de la guerre, les plus signalés services.

Dernièrement, il avait regagné l'Amérique, emportant de chez nous des marques d'affection et de respect unanimes.

M. Bacon avait quitté son poste d'ambassadeur à Paris lorsque M. Taft fut nommé président de la République des Etats-Unis. A son retour en Amérique, il reprit sa place comme « fellow » de l'Université de Columbia, dignité très recherchée, et qui ne l'empêcha point de manifester envers nous sa continue sympathie.

Aussitôt la guerre déclarée, M. Bacon fit, dans les milieux diplomatiques et gouvernementaux des Etats-Unis, une ardente propagande afin de hâter l'alliance et l'entrée en guerre de son pays avec la France. Bravant les dangers que faisaient courir les sous-marins dans les premiers mois de la guerre, il s'embarqua pour revenir en France et fit, pendant toute la durée de la guerre, de fréquents séjours parmi nous.

C'est à la suite d'une grave opération, subie il y a quatre ou cinq jours, qu'il succomba ce grand ami de la France. Les regrets qu'il laisse parmi nous sont unanimes : nous perdons avec lui l'ami le plus fidèle et le plus dévoué à nos intérêts et à notre prospérité.

LES COURS

— S. A. R. le prince de Galles vient d'être nommé citoyen de Londres.

Le prince avait revêtu, pour cette cérémonie, l'uniforme de capitaine des grenadiers de la garde ; il s'est rendu de Buckingham Palace au Guildhall dans une voiture à quatre chevaux, et fut vivement acclamé par une foule enthousiaste. Aussitôt la cérémonie terminée, Son Altesse Royale prit part à un déjeuner auquel assistaient : le lord-maire, LL. AA. RR. le prince Albert, le duc de Connaught, la princesse Christian, la princesse Louise, la duchesse d'Argyll, la princesse Royale, la princesse Maud, le prince et la princesse Arthur de Connaught, le marquis et la marquise de Cambridge, le comte et la comtesse d'Athlone, etc., etc.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. João Chagas, ministre du Portugal à Paris, a remis, avant-hier, ses nouvelles lettres de créance à M. Poincaré, président de la République.

M. Chagas, qui avait donné sa démission lors de l'avènement du gouvernement Sidonni Paes, reprend ainsi ses fonctions à Paris, où il représente le Portugal depuis 1911.

FIANCILLES

— Mlle Geneviève de Contenson, fille du baron Ludovic de Contenson et de la baronne, née Chavannes, décédée, est fiancée au comte Pierre de Divonne, lieutenant d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils du comte Ch. de Divonne et de la comtesse, née du Roure.

— On annonce les fiançailles de Mlle Marguerite de Fursac, fille de M. et Mme Ene de Fursac, avec le capitaine Anselme du Chouchet, fils du général du Chouchet, décédé.

MARIAGES

— En l'église Saint-Paul-Serge, à Narbonne, vient d'être célébré le mariage du capitaine Bernard Le Pelletier de Woillemont, fils du général de Woillemont, avec Mlle Marie-Louise de Raymond-Lushordes.

Les témoins étaient, pour le marié : M. Chenu de Charly, son oncle, et M. Gaston de Caqueray, ancien officier de marine, son cousin ; pour la mariée : M. Crozet de Rayssac et M. de Kerouriz.

La quête fut faite par les lieutenants Xavier et Charles de Woillemont avec Mlle Yvonne de Raymond et Marie de Scourille ; le lieutenant de Lastours et le capitaine de Feydeau avec Mlle Elizabeth de Woillemont et Marie de Rivière.

DEUILS

— Nous apprenons la mort de Mme Fontaine, née Lefebvre, pieusement décédée à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, en son domicile, 67, rue La Boétie. Les obsèques auront lieu le lundi 2 juin, à midi, en l'église Saint-Philippe du Roule, où l'on se réunira. Inhumation au Père-Lachaise. Ni fleurs ni couronnes. De la part de Mmes Léon Panhard et Paul Chancel, ses filles ; de M. Adrien Panhard, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, et Mme Adrien Panhard ; de M. Paul Panhard, administrateur-directeur des Etablissements Panhard-Levassor, et Mme Paul Panhard ; de M. Emile Girard et Mme Emile Girard ; de M. Henry Girard, membre du Conseil supérieur d'agriculture, et Mme Henry Girard ; de Mme Panhard (sœur Louise-Thérèse de la Visitation) ; de Mlle Geneviève Chancel, ses petits-enfants et de ses arrière-petits-enfants. Prière de considérer le présent avis comme une invitation.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 50-11. Bureaux : 9 à 6 heures : dimanches et fêtes, 13 à 12 heures.

L'APRÈS-GUERRE

Nous voyons au début de cette époque tant de désarroi et l'on cherche fiévreusement à s'orienter afin de se créer une existence plus en rapport avec les conditions actuelles. Pour faciliter vos efforts tendant à vous frayer un chemin dans la vie, et même capter la fortune, soyez toujours bien habillés. Or, la maison Ribby, 16, boulevard Poissonnière, renommée pour le bon goût et la coupe de ses vêtements sur mesure, est toute indiquée. Une visite dans ses salons, où sont exposées ses dernières créations pour Dames et Messieurs, ne vous engagera à rien. Ouvert le dimanche.

AU BŒUF A LA MODE

CUISINE FRANÇAISE VIEILLE CAVES
PRIX DISCRETS. BIEN JUSTIFIES

1^{re} série : 1. Eby, 2. Campbell, 51 s. 4/5.
2^e série : 1. Ryan, 2. Carter, 52 s. 2/5.
3^e série : 1. Grant, 2. Van Story, 53 s.
4^e série : 1. Colton, 2. Szagany, 54 sec. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Smith, 2. Léon, 10 s. 2/5.
2^e série : 1. Mortimer, 2. Walker, 10 s. 3/5.
3^e série : 1. Lechner, 2. Erickson, 10 s. 3/5.
4^e série : 1. Davis, 2. O'Brien, 10 s. 3/5.
5^e série : 1. Lever, 2. Kelly, 10 s. 3/5.
6^e série : 1. Madden, 2. DeForest, 10 s. 4/5. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Eby, 2. Campbell, 51 s. 4/5.
2^e série : 1. Ryan, 2. Carter, 52 s. 2/5.
3^e série : 1. Grant, 2. Van Story, 53 s.
4^e série : 1. Colton, 2. Szagany, 54 sec. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Smith, 2. Léon, 10 s. 2/5.
2^e série : 1. Mortimer, 2. Walker, 10 s. 3/5.
3^e série : 1. Lechner, 2. Erickson, 10 s. 3/5.
4^e série : 1. Davis, 2. O'Brien, 10 s. 3/5.
5^e série : 1. Lever, 2. Kelly, 10 s. 3/5.
6^e série : 1. Madden, 2. DeForest, 10 s. 4/5. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Eby, 2. Campbell, 51 s. 4/5.
2^e série : 1. Ryan, 2. Carter, 52 s. 2/5.
3^e série : 1. Grant, 2. Van Story, 53 s.
4^e série : 1. Colton, 2. Szagany, 54 sec. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Smith, 2. Léon, 10 s. 2/5.
2^e série : 1. Mortimer, 2. Walker, 10 s. 3/5.
3^e série : 1. Lechner, 2. Erickson, 10 s. 3/5.
4^e série : 1. Davis, 2. O'Brien, 10 s. 3/5.
5^e série : 1. Lever, 2. Kelly, 10 s. 3/5.
6^e série : 1. Madden, 2. DeForest, 10 s. 4/5. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Eby, 2. Campbell, 51 s. 4/5.
2^e série : 1. Ryan, 2. Carter, 52 s. 2/5.
3^e série : 1. Grant, 2. Van Story, 53 s.
4^e série : 1. Colton, 2. Szagany, 54 sec. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Smith, 2. Léon, 10 s. 2/5.
2^e série : 1. Mortimer, 2. Walker, 10 s. 3/5.
3^e série : 1. Lechner, 2. Erickson, 10 s. 3/5.
4^e série : 1. Davis, 2. O'Brien, 10 s. 3/5.
5^e série : 1. Lever, 2. Kelly, 10 s. 3/5.
6^e série : 1. Madden, 2. DeForest, 10 s. 4/5. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Eby, 2. Campbell, 51 s. 4/5.
2^e série : 1. Ryan, 2. Carter, 52 s. 2/5.
3^e série : 1. Grant, 2. Van Story, 53 s.
4^e série : 1. Colton, 2. Szagany, 54 sec. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Smith, 2. Léon, 10 s. 2/5.
2^e série : 1. Mortimer, 2. Walker, 10 s. 3/5.
3^e série : 1. Lechner, 2. Erickson, 10 s. 3/5.
4^e série : 1. Davis, 2. O'Brien, 10 s. 3/5.
5^e série : 1. Lever, 2. Kelly, 10 s. 3/5.
6^e série : 1. Madden, 2. DeForest, 10 s. 4/5. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Eby, 2. Campbell, 51 s. 4/5.
2^e série : 1. Ryan, 2. Carter, 52 s. 2/5.
3^e série : 1. Grant, 2. Van Story, 53 s.
4^e série : 1. Colton, 2. Szagany, 54 sec. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Smith, 2. Léon, 10 s. 2/5.
2^e série : 1. Mortimer, 2. Walker, 10 s. 3/5.
3^e série : 1. Lechner, 2. Erickson, 10 s. 3/5.
4^e série : 1. Davis, 2. O'Brien, 10 s. 3/5.
5^e série : 1. Lever, 2. Kelly, 10 s. 3/5.
6^e série : 1. Madden, 2. DeForest, 10 s. 4/5. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Eby, 2. Campbell, 51 s. 4/5.
2^e série : 1. Ryan, 2. Carter, 52 s. 2/5.
3^e série : 1. Grant, 2. Van Story, 53 s.
4^e série : 1. Colton, 2. Szagany, 54 sec. (finale dimanche).

1^{re} série : 1. Smith, 2. Léon, 10 s. 2/5.
2^e série : 1. Mortimer, 2. Walker, 10 s. 3/5.
3^e série : 1. Lechner, 2. Erickson, 10 s. 3/5.
4^e série : 1. Davis, 2. O'Brien, 10 s. 3/5.
5^e série : 1. Lever, 2. Kelly, 10 s. 3/5.
6^e série : 1. Madden, 2. DeForest, 10 s. 4/5. (finale dimanche).

C'EST, je crois, dans une fête de charité que je l'ai rencontrée, il y a une dizaine d'années, pour la première fois. C'était une petite Méridionale encore jeune, assez jolie, qui, d'une voix musicale et dans un langage un peu précieux (mais gentiment précieux, je m'en souviens), lisait dans les lignes de la main le présent et l'avenir des gens. Elle m'offrit de « lire » dans la mienne, et, malgré moi, je fus séduit par la façon gracieuse, par l'air d'honnêteté timide dont cette proposition m'était faite.

— Ne me parlez pas de mon avenir, lui dis-je, j'aime mieux l'ignorer.

Alors, dit-elle en souriant, parlons du passé ?

Je levai la main, et, après un instant d'hésitation, elle me donna sur un incident de ma vie un détail — connu de moi — dont elle fit la précision m'effara. Elle avait une bonne humeur, et toujours de la bêtise :

— Vous ne me dis rien de l'avenir, puisque vous ne voulez pas. Un avis, seulement : surveillez la jambe droite.

Quelques mois plus tard, j'étais arrêté, en descendant un escalier, par une vive douleur au mollet droit, ce qu'on appelle « le coup de fouet » ; et le souvenir de cette prédiction m'amusa. Je pensai : « Cette devineresse a de la chance avec moi, décidément. »

Il faut croire qu'elle en a eu avec beaucoup d'autres ; ou qu'il existe vraiment un don de « seconde vue » dont la science nous aidera un jour à déterminer la nature et les lois.

Là-dessus, je n'ai pas d'opinion personnelle. Tout ce que je sais, c'est que ma leuse de mains avait, dès cette époque, amené à elle quelques clients qui lui sont restés fidèles, et que, depuis la guerre (c'est cela qui est intéressant), son salon ne désemplit pas !

Mais d'épouses, mains de maris, mains de fiancées, mains d'« amies » et d'amis, c'est un défilé qui ne cesse point, du commencement à la fin de la journée, et où les hommes sont aussi nombreux que les femmes. On attend, là, son tour, aussi patiemment que chez le plus grand médecin. Il y a des clients qui apportent leur goûter, et mangent des gâteaux pour tuer le temps. Hier (je sais ces choses par un locataire de la maison), la devineresse a refusé du monde. A huit heures du soir, une dizaine de visiteurs, ou plutôt une dizaine de mains s'en allaient sans avoir été servies.

Et cela prouve que la guerre n'aura pas enrichi que les marchands de munitions et de comestibles.

SONIA

— S. A. R. le prince de Galles vient d'être nommé citoyen de Londres.

Le prince avait revêtu, pour cette cérémonie, l'uniforme de capitaine des grenadiers de la garde ; il s'est rendu de Buckingham Palace au Guildhall dans une voiture à quatre chevaux, et fut vivement acclamé par une foule enthousiaste. Aussitôt la cérémonie terminée, Son Altesse Royale prit part à un déjeuner auquel assistaient : le lord-maire, LL. AA. RR. le prince Albert, le duc de Connaught, la princesse Christian, la princesse Louise, la duchesse d'Argyll, la princesse Royale, la princesse Maud, le prince et la princesse Arthur de Connaught, le marquis et la marquise de Cambridge, le comte et la comtesse d'Athlone, etc., etc.

L'Union académique

Sur l'invitation de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France, des délégués d'importantes Académies de Belgique, des Lincei et de Turin, de Bucarest, d'Athènes et de Tokio se sont réunis à Paris et ont décidé, à l'unanimité, de créer, comme l'avaient fait précédemment la Royal Society et l'Académie des Sciences pour les travaux de leur compétence, une fédération scientifique spéciale.

Cette fédération, qui portera le nom d'« Union académique », se propose de développer et de promouvoir les sciences cultivées par les académies participantes : sciences philologiques et historiques, sciences morales, politiques et sociales.

Elle aura son siège à Bruxelles, et accueillera comme adhérents que les académies des pays amis.

ERNEST REYER

L'Opéra vient de reprendre *Salomé*, d'Ernest Reyer, avec un grand succès. A la vérité, il était un peu scandaleux que cette belle et charmante œuvre, l'une des plus émouvantes qu'ait produites la musique française depuis cinquante ans, soit restée si longtemps hors de l'affiche. Sans doute, on l'en a reprise plus tôt, sans la guerre, et la faute n'en est pas à M. Ronché, qui l'avait inscrite à son programme, dès le premier jour de son avènement. Le seul coupable, en cet oubli, est notre fameux esprit français, toujours enclin à rejeter ce qu'il a une fois aimé, pour l'amour de la nouveauté.

J'ai beaucoup connu Ernest Reyer. C'était un homme délicieux. Je ne l'ai connu que déjà vieux, puisqu'il est mort voici dix ans, mais plein d'ans et de gloire. La gloire, il est vrai, ne lui était venue que tard, et, pour le dédommager, semble-t-il, d'une jeunesse difficile et d'un âge mûr rempli de combats, bien que tardive, elle fut complète. Il ne lui a pas même manqué le dégoût. « C'est plein d'idées, mais c'est fâcheux comme quatre sous ! », disait de Sigurd un autre musicien célèbre, confrère, au reste, de Reyer à l'Institut. A quoi Reyer eut la partie belle, à quelque temps de là de répondre, au sujet d'une œuvre nouvelle de ce fameux compositeur, fort savant en son art : « C'est bien... fâcheux... mais pas pour quatre sous d'idées ! »

Eh oui, sans doute, Reyer manquait d'art ; mais, pour le service funèbre des membres du clergé parisiens tués à la guerre ; rendez-vous me fut donné pour le lundi 19 mai, à 2 heures 1/2, devant le Palais-Hôtel de Bruxelles, je fus exact au rendez-vous ; mais, au Palais, on me déclara qu'il n'y avait point de départ d'avis et que le piano venait de prendre le train pour Paris. Cette ressource ne me restait pas et je dus faire cent kilomètres d'auto pour regagner mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La maison Farman m'avait aimablement offert une place que je n'avais pas sollicitée ; je devais être à Notre-Dame de Paris, le mardi 20 mai, à 9 heures du matin, pour le service funèbre des membres du clergé parisiens tués à la guerre ; rendez-vous me fut donné pour le lundi 19 mai, à 2 heures 1/2, devant le Palais-Hôtel de Bruxelles, je fus exact au rendez-vous ; mais, au Palais, on me déclara qu'il n'y avait point de départ d'avis et que le piano venait de prendre le train pour Paris. Cette ressource ne me restait pas et je dus faire cent kilomètres d'auto pour regagner mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente.

UNE PLAQUE A ÉTÉ APOSÉE SUR LA MAISON DE VÉDRINES
HIER APRÈS-MIDI, À VINCENNES

Les « Amis et Admirateurs » de Jules Védérine ont fait apposer une plaque, 6, rue Daumesnil, à Vincennes. Cette plaque commémorative porte ces mots : « C'est ici qu'habitait en dernier lieu l'aviateur Jules Védérine (1881-1919), lorsqu'il se tua en service commandé, à Saint-Rambert d'Albon (Drôme), au cours du voyage Paris-Rome. »

Il n'était pas savant au contrepoint, et son orchestration laisse, dit-on, à désirer. Mais quelle âme il avait ! Quelle poésie jaillissant de source ! Quels élan dans sa mélodie, quelle passion, quelle inspiration ! Ce parfait poète — il n'était que cela, mais n'est-ce rien ? — n'a écrit que peu de choses : à part le *Salam, Erostrate, la Statue*, œuvres de jeunesse oubliées, il a laissé deux filles : *Sigurd* et *Salomé*. Il aurait pu en faire d'autres, sollicité par le succès. Il aimait mieux se taire quand il n'eût plus rien à dire. Et cela est d'un vrai artiste. En sait-on beaucoup qui ont cette vertu ?

Reyer appartenait à cette grande génération qui a donné à la musique Berlioz et César Franck ; à la peinture, Puyss de Chavannes ; aux lettres, Baudelaire, Flaubert et Gautier. Il vivait dans le souvenir de ces grandes ombres, dont il avait été l'ami. A mes yeux d'enfant, d'adolescent fervent des choses de l'art et de la poésie, quelque chose de ces beaux artistes survivait en lui ; et je ne crois pas que ma pitié m'égare. Il savait bien parler de ces demi-dieux. Vieux encore, il avait gardé cette vertu si rare, l'enthousiasme. Il avait de l'esprit, de la verve, l'humour singulier, un cœur tendre. Il a même un peu de génie ; je défie d'en douter quelquefois, sans prévention, sans parti pris d'école, honnêtement, à une fois entendue Mme Rose Caron chanter ces airs incompréhensibles : *Qui me donnera, colombes, ses ailes, dans Salomé* ; et dans *Sigurd* : *Avec ces fleurs qui vont au précipice*. Mais sans doute vaut-on me trouver bien vieux jeu ! — EMILE HENRIOT.

Rectification... Précision...

M. Baudrillard, de l'Académie française, vicaire général de Paris et recteur de l'Institut catholique, précise en rectifiant, ou rectifie en précisant, comme on voudra, notre écho de l'autre jour. Voici la lettre qu'il a daigné adresser au « Veilleur » :

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goliath qui s'est dérobé à mon attente. »

« La chose a vraiment peu d'importance. Mais, puisque vous avez jugé à propos d'entretenir les lecteurs d'Excelsior d'un menu fait qui ne concerne que moi, vous me permettez de rétablir la vérité. Je ne me suis nullement dérobé lors du départ du Goliath ; c'est le Goli

Si vous voulez devenir Ingénieur

quels que soient votre profession, votre résidence et le degré
de votre instruction, l'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE de

l'École Universelle ***par correspondance de Paris***

vous permettra d'acquérir chez vous

facilement,

discrètement,

à peu de frais,

en peu de temps,

sans abandonner votre situation actuelle,

les connaissances nécessaires pour exercer l'une des carrières

honorables,

lucratives,

utiles à votre pays

dont la liste est publiée ci-dessous :

Sous-Ingénieur électricien

Ingénieur électricien

Sous-Ingénieur mécanicien

Ingénieur mécanicien

Sous-Ingénieur de mines

Ingénieur de mines

Sous-Ingénieur métallurgiste

Ingénieur métallurgiste

Sous-Ingénieur de Travaux publics

Ingénieur de Travaux publics

Sous-Ingénieur architecte

Ingénieur architecte

Sous-Ingénieur géomètre

Ingénieur géomètre

Ingénieur chimiste

Sous-Ingénieur d'Exploitation agricole

Ingénieur d'Exploitation agricole

L'École Universelle

délivre à ses élèves, après examen, les diplômes d'Ingénieur,
Sous-Ingénieur, etc., pour tous les emplois indiqués ci-dessus.

L'Association générale des Maîtres et Élèves de

L'École Universelle

s'occupe du placement des élèves diplômés

ENVOI FRANCO DE LA BROCHURE N° 100 SUR L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

10, rue Chardin, Paris (16^{me})

Ayuntamiento de Madrid